

L'art, qu'est-ce qu'une œuvre d'art ?

Introduction :

Marx essaie de nous expliquer que l'homme subit la nécessité de produire car il n'est pas adapté à la nature. Il transforme les données naturelles, qui ne sont donc pas adaptés à lui. Donc l'homme va faire une activité qui n'est pas stimulante. Marx nous dit que dans une société communiste, il faut quand même faire ce travail mais on va réduire le temps de la journée de travail pour pouvoir faire en dehors du travail, des activités faites pour elles-mêmes, c'est-à-dire de l'art.

On a l'impression qu'une partie de la production humaine est à part, car elle est à part du travail (activité de production imposé à l'homme). c'est la part d'hommes qui produit librement dans l'art. Chez Aristote, une activité faite librement, est une activité faite pour elle-même, elle n'est pas soumise à la pression d'un besoin.

L'homme est un être du besoin, du manque. En effet, il a besoin de nourriture, mais il fabrique des outils dont il a besoin pour pouvoir se nourrir. L'outil est un intermédiaire qui permet de ne pas subir la nature, il est une réalité artificielle. Mais le tableau, lui, ne répond pas à une nécessité biologique car on peut vivre sans peinture.

Est-ce qu'on peut rencontrer quelqu'un qui n'a aucun rapport à l'art ? Il n'y a pas de société, qui n'a pas d'individu en rapport avec l'art (cf l'Histoire). L'art ne répond pas à un besoin, à oins de considérer l'art comme une récréation (recréer des forces, se détourner de l'essentiel, on se divertit). L'art est quelque chose qui est considéré comme un objet qui n'a pas d'intérêt en lui-même. Selon, Nietzsche « l'art est le grand stimulant de la vie ». Mais considérer l'art comme une simple récréation, un divertissement, ne serait pas une vision réductrice de l'art ?

Il se produit souvent la réduction de l'art à autre chose, est-ce qu'on se sert de l'art, on nie l'art, on rate l'art alors ? Or, on a défini le besoin par la nécessité naturelle. Hegel, dit que l'homme crée et produit ses conditions d'existence, en produisant ses conditions d'existence, l'homme se produit lui-même. Mais l'homme ne peut être enfermé dans une nature, car il se change à travers le temps. L'homme se crée donc de nouveaux besoins, car il change au cours du temps. Le besoin devient nécessité socio-culturelle, par exemple le besoin d'un véhicule pour se déplacer. Donc dans l'art, il n'y a pas la notion de besoin, ni le besoin d'art. Mais, on vient de démontrer que la notion de besoin évolue au cours du temps. L'être humain se crée de nouveaux besoins, dont la définition devient socio-culturelle, qui évolue au cours du temps. L'art est néanmoins indépendant du besoin, car il y a toujours eu de l'art dans les sociétés. Mais est-ce que l'art est vraiment clair ? L'art peut peut-être avoir un rapport avec le besoin, l'art serait alors un besoin de l'esprit.

Il y a un désaccord sur ce qu'est l'art et ce qui n'en n'est pas. Il y a des œuvres d'art qui ont été rejetées, ou les gens ont dit que ce n'était pas de l'art. Il y a néanmoins un point commun entre la peinture, la danse, la sculpture, la musique. Le cinéma a longtemps été considéré comme un non-art. Il y a donc des désaccords internes, c'est-à-dire à l'intérieur du genre, quelles valeurs culturelles devons nous alors enseigner à nos enfants.

Si on radicalise, on va se demander si l'art est un concept, est-ce qu'on peut s'entendre sur une définition pour tous, commune et universelle ? Mais aussi est-ce que l'art ça existe ?

Pendant longtemps, on a pas dissocié l'artisan de l'artiste, alors l'art n'a pas toujours été séparé de la technique. On peut voir un objet qui a une fonction et à la fois procure un plaisir indépendamment de sa fonction, il procure un plaisir esthétique, un artisan pouvait alors en ce temps-là être pris pour un artiste. Par exemple, une épée, c'est utile pour se battre, mais elle peut aussi prétendre à une certaine beauté, ça peut être beau une épée, celle des grands rois. Il apparaît alors qu'il est difficile d'isoler et de définir l'art ! La différence entre artiste et artisan n'est pas faite durant l'Antiquité, ou en tout cas elle était pas nette. Premièrement, l'art a été religieux, secundo, l'art c'est aussi un sens, une

fonction et indépendant d'un besoin, c'est-à-dire qu'on prend plaisir à regarder un objet pour lui-même indépendamment de sa fonction (définition du plaisir esthétique). Les premières œuvres d'art ont été des temples, des palais. Mais il y a un marché de l'art, qui permet de se créer une distinction sociale. Mais dans l'Art, il y a aussi une certaine forme de mystification, de génie, quels sont les critères pour une œuvre d'art et pour pouvoir la réaliser.

Un certain moment, nous avons eu l'impression (le 19 siècle), une tendance à la contestation de toutes les règles. Par exemple, le roman de Georges Perec, La disparition, il s'agit en fait d'un roman où la lettre e a disparu, il est écrit entièrement sans la lettre e. Il y a donc une réflexion de l'art sur l'art. Est-ce que l'art c'est simplement un moment dans l'histoire ? Ou du moins, est-ce que l'idée claire de l'art, ne correspond qu'à un moment de l'histoire et du développement de l'art ?

L'art est lié au beau, un plaisir et à la production de quelque chose de beau, qui au fond est mystérieux. Une création artistique est en elle-même mystérieuse, donc pour la réaliser, il faut faire appel au génie, ce qui veut donc dire que pas tout le monde peut être un artiste. Donc l'art serait la création inexplicable d'une chose belle (la nature et la religion). La mort de l'art serait donc l'affranchissement du beau ? Kant dit « la beauté adhérente », c'est-à-dire la beauté imposée d'une contrainte, donc la liberté de l'artiste se trouve dans la contrainte. La beauté doit donc coller au concept imposé. Joseph Beuys fait quelque chose qui est éphémère mais durable (une action), ce qui conduit à l'autonomie de l'art, car il conteste les règles. Peut-être, alors, que l'art disparaît, selon Hegel, une mort de l'art car il tournerait en rond, ou alors il est pleinement affranchi !!!

I- Art et nature :

1- Raison d'un rapprochement entre ces deux domaines :

La nature produit des êtres organisés, comme par exemple, l'organisme. C'est bien fait, bien ordonné, bien organisé. On parle de composition, car il s'agit d'une organisation qui se fait par elle-même et non par l'aide d'une personne tierce, la nature est donc une puissance structurante.

L'artiste lui aussi compose, il associe ensemble des couleurs afin de produire quelque chose d'organisé. En effet, dans l'œuvre, il y a une réalité organisée, une unité essentielle qui a une finalité. Aristote dira que « l'œuvre est une disposition à produire ». C'est pourquoi on peut avoir un rapprochement entre la nature et l'art. Sauf que comme nous le disions plus haut, la nature se structure elle-même, or dans l'art, il faut faire appel à l'artiste pour structurer l'œuvre, la composition est non pas intérieure, mais extérieure. On perçoit alors une certaine forme de beauté dans la nature, elle produit des choses belles, organisées. Chez les Grecs, Beau veut dire organisé, en de bonnes proportions, l'art est lié au Beau. Donc la nature respecte les proportions, alors l'artiste peut aussi produire de belles choses, si elles sont bien proportionnées. Le Beau est question alors de proportions.

2- Comment Aristote distingue les deux types de production : artistique et naturelle

Une production artistique fait appel à la notion de cause. En effet, pour produire une œuvre, il faut avoir un matériau, il y a donc une cause matérielle. Ensuite, nous devons avant tout penser l'œuvre, ce qu'on souhaite représenter, l'objet, il faut donc une conception intellectuelle, c'est-à-dire une cause formelle (le concept précède l'existence). Il faut aussi penser le projet, le but de l'œuvre, sa finalité, la cause finale (l'essence précède l'existence), je dois donc envisager l'avenir. Enfin, nous avons besoin d'une énergie musculaire, de produire un effort, il nous faut un moteur, la cause motrice ou efficiente. (Il faut savoir que ce système va ensuite être détruit par Descartes).

L'art est une production humaine, une activité « hétéropoiétique », intentionnelle (avec un but conscient, une fin pensée) et réfléchie. Aristote dira « l'art est une disposition à produire accompagnée de raison qui porte sur le domaine contingent » (contingent = ce qui est susceptible d'être autrement, qui a affaire au hasard, qui comporte une part de hasard dans sa réussite).

La nature produit elle aussi, les oiseaux construisent des nids mais ils ne tirent pas partie par exemple du plastique environnant. Il n'y a pas de progrès technique dans la nature. En effet, la nature produit de manière inconsciente, irréfléchie, par instinct finalement. Il n'y a ni la cause formelle, ni la cause finale, dans une production naturelle. La nature est néanmoins capable de produire ce que même le meilleur artiste serait incapable de faire, il y a une telle perfection des proportions dans la nature (cf exemple de la toile d'araignée et de la ruche d'abeilles de Marx). Cette dernière produit alors ce que la raison admire, contemple. C'est pourquoi on dit que « C'est bien fait ! ».

3- Conséquences de ce rapprochement :

On a l'impression d'une supériorité de la nature sur l'art. En effet, l'admiration devant les produits de la nature est très forte. Il y a dans la nature un phénomène de structure, de finalité interne. De plus, le matériau utilisé pour une œuvre d'art périt au cours du temps contrairement à la forme qui elle est éternelle. L'art fait alors moins bien que la nature, car il s'use au cours du temps.

Mais dans un autre côté, l'art permet de révéler des potentialités, l'expression que la nature n'actualisait, ne réalisait pas. Par exemple, le bloc de marbre peut être magnifié par l'artiste, chose, voire excellence, que la nature ne peut pas, elle ne peut embellir le marbre, elle le dégrade. Ainsi, dans l'art, le matériau est sublimé, l'artiste aide alors la nature à révéler des potentialités. Il y a donc dans l'art une forme de réussite, d'excellence. Enfin, on a l'impression que l'art imite la nature divine ou l'artisan divin, le Créateur. Le ciel, cosmos en grec, représente ce qui est organisé, cosmétique a donné beau. Les Dieux ne font que mettre de l'ordre chez les Grecs. Ils font du chaos, l'indifférencié, le cosmos, l'organisation. Mais chez les Chrétiens, Dieu crée la régularité à partir du rien, contrairement aux Dieux Grecs qui ont mis de l'ordre sur un bloc indifférencié. L'art ne peut égaler le savoir-faire, du Créateur, de l'artisan divin qui a tout produit de sa propre main. Cela peut donc conduire à une dévalorisation de l'art qui peut aller jusqu'à un appel à s'en désintéresser. Par exemple, l'interdiction de faire des portraits de Dieu dans certaines religions, on rendrait alors Dieu inférieur. On réaliserait surtout des anthropomorphismes (identifier des choses à ce que l'on connaît, donner les règles humaines à d'autres espèces par exemple, ou donner une image, une représentation humaine à un Dieu).

Ce rapprochement nature/art peut conduire donc à une dévalorisation de l'art, car il tenterait finalement d'imiter quelque chose qui le dépasse et si par quelque représentation, il le rendrait inférieur à ce qu'il est réellement. L'art peut essayer d'imiter la puissance de la religion, notamment en bâtissant des cathédrales, des églises, imposantes comme la grandeur de Dieu. Cependant, les représentations artistiques peuvent conduire à une méfiance de l'art et de ses effets.

La dévalorisation de l'art et du sensible chez Platon :

Pour Platon, il faut exclure les poètes de la cité idéale, cité qui pour lui serait la cité parfaite : il décrit ce à quoi doit ressembler cette cité dans son œuvre La République. En effet, l'art déchaîne les passions, il détourne le sensible, et détourne aussi de l'essentiel, il empêche alors d'atteindre la vérité. La reproduction est toujours inférieure à l'original, au modèle. L'œuvre de l'artiste sera alors par conséquent inférieure à ce qu'il a copié, de manière générale, inférieure à la nature. Dans Timée, Platon soumet l'idée que l'on peut refaire le monde, on prend un miroir et nous avons le reflet de ce monde. Mais le reflet

que nous obtenons, c'est le reflet des choses que l'on perçoit, le reflet des idées. L'artiste va imiter le concept par exemple que l'on a du lit. L'artisan lui, il est le miroir, il va réaliser une copie qu'il a en lui du lit. On s'éloigne d'abord et déjà du concept original. Puis vient l'artiste, qui va alors imiter le produit de l'artisan. Or l'artiste lui travaille sur l'apparence et non sur l'utilité, non sur la fonction. Il va chercher à esthétiser le lit. Il va donc s'éloigner du lit de l'artisan et par conséquent du concept original, de l'idée et de la réalité. Ainsi, l'artiste est perçu comme un illusionniste, il ne nous incite pas à être connaissance, il faut donc que l'art soit banni ou contrôlé.

Ce que produit l'artiste s'éloignerait de la réalité foncière. L'art est alors dévalorisé par Platon, car selon lui l'artiste ne s'occupe que de l'apparence. En effet, l'artisan produit une réalité dégradée, mais l'artiste lui fait une copie de la copie, il fait de l'apparence. Ce dernier fait donc une multiplicité d'apparences peintes d'un certain point de vue, il réalise un simulacre. Finalement, l'artiste ne serait qu'un sophiste, qui prétend tout connaître et tout savoir, il ne serait qu'un menteur qui ne se soucie guère de l'essentiel, et nous en détourne. Ainsi, l'art peut produire ce qui abolit la vie. Pour conclure, l'art, il faut s'en méfier et le contrôler. Il nous détourne de la vertu et déchaîne les passions. Nietzsche reprendra cette idée, il s'interdisait certains plaisirs esthétiques car c'était, selon lui, trop fort.

Ce qui est critiquable chez Platon : il fait constamment des mythes pour expliquer sa pensée, il n'argumente pas de manière raisonnée, par exemple il utilise le Démurge, artisan divin, qui a créé le monde. De plus, Platon critique les poètes, il leur reproche d'utiliser les mythes et donc de détourner de l'essentiel. Or il fait ce qu'il reproche, c'est paradoxal, certes Platon s'autorise à faire des récits éducatifs et explicatifs, différents de la majorité des mythes.

L'art doit être contrôlé par le philosophe Roi :

L'art est jugé dangereux par Platon. Il doit être alors contrôlé mais par qui ?

Chez Platon, dans sa cité idéale, l'homme est vertueux. Il respecte le schéma de la tripartition de l'âme et de la cité :

- Dans l'âme, il y a ce qui désire, la multiplicité, la meute des désirs (le désir est curieux, une attirance pour ce qu'on ne comprend pas), la folie. Il y a aussi le cœur, le courage qui est l'organe, la capacité à se contrôler, l'homme peut prendre partie contre la bizarrerie des désirs, mais souvent le cœur est aveugle. C'est pourquoi, dans l'âme, il y a une partie intellectuelle qui permet d'éclairer le cœur. Platon dira que « le plaisir est aveugle et contradictoire ».
- Dans la cité, il y a trois types d'hommes, les guerriers (ceux qui ont de l'ardeur) éclairés par ceux qui ont la connaissance. Et enfin les anarchistes, c'est-à-dire ceux qui veulent que la cité aille bien mais ne respecte pas l'ordre.

Ainsi, un homme juste est celui qui sait mettre à profit le cœur grâce à son intellectuel, par exemple, nous avons un cheval qui ne marche pas droit, il zigzague. Nous devons alors utiliser un autre cheval pour qu'il évite de faire n'importe quoi. L'art doit être contrôlé par le Philosophe Roi, l'homme qui a su se dominer, ses désirs, ses passions et qui est désintéressé par le pouvoir.

4- Critique de ce rapprochement art/nature :

Ce rapprochement est réducteur par rapport à la beauté et par rapport à l'art. Nous avons dans un premier temps, une moralisation de l'expérience esthétique et de la beauté. On confondrait alors le désir sensuel et le plaisir esthétique. Prenons l'exemple de la dialectique ascendante de l'amour. Nous éprouvons d'abord un désir sensuel devant un corps, une attraction vers la beauté de ce corps, alors nous essayons de voir si cette attraction est vraie pour tous les autres corps, on essaie de reproduire ce désir. Et on remarque que nous avons cette attraction envers d'autres corps. On comprend alors que

le beau est ailleurs (d'autres choses sont belles, objets, états d'esprit, actions...), on monte alors vers l'idée du Bien qui est l'objet profond du désir que l'amant finit par comprendre. En effet, il cherche un absolu, l'amour rend la vie plus intense, il la justifie. Au fond, l'amour fait sens et donne sens à la vie : on perçoit l'idéal, l'absolu, il ramène à une idée. L'amour rend donc meilleur. Ainsi, Platon explique sa dialectique du Beau, mais pour Kant il s'agira plus d'un enthousiasme métaphysique (les idées du raisonnement sont contradictoires).

Dans un second temps, nous avons une intellectualisation du Beau.

Cette dernière est déjà présente chez Platon, en effet Socrate n'est pas l'homme super beau, il est laid, pourtant c'est un être moral et bon. (Cela sera réfuté par Kant, car l'esthète n'est pas nécessairement un homme, et le spectacle de la beauté ne rend pas moral, pour Kant l'art n'est pas moral).

Ce concept est aussi présent chez Aristote, le Beau est en fait la saisie plus ou moins confuse de la composition, de l'organisation, de la forme, de l'ordre intellectuel. Ainsi la chose, qui est belle, est donc proportion, c'est une harmonie. Cette pensée est réductrice à la beauté. On peut alors se demander, si Aristote ne confond pas le beau et la satisfaction intellectuelle car cette admiration qu'il décrit, on la retrouve dans la technique. Est-ce que ce qui est bien composé est de ce fait beau ?

L'œuvre d'art est alors une œuvre de l'esprit (qui s'exprime, se réfléchit dans l'œuvre de produite qui transforme la nature). Donc l'esprit se révèle dans l'œuvre d'art. Elle se réfléchit, c'est-à-dire qu'il y a un processus de conscience de soi de l'esprit par la création. Mais on ne voit pas ce que peut nous apporter une œuvre d'art, elle est une finalité en elle-même, quel plaisir y-aurait-t-il dans la reproduction des choses de la vie de tous les jours ? De plus, on ne peut répéter une œuvre d'art, elle est unique et si on la reproduit, cela n'a plus aucun sens. En effet, imaginons que nous décidions de reproduire l'œuvre d'art à la maison, ça n'intéresse qu'à un seul sens (la vue principalement), elle produit des illusions unilatérales. Et ça ne serait qu'une caricature, une pâle copie, elle n'aurait plus l'originalité recherchée, désirée par l'auteur. Elle deviendrait commune et semblable à tout chose. Le créateur se doit d'innover, c'est sa liberté. L'art ne se résume pas, ne se réduit pas à un ensemble de procédés, il participe à un effort de se connaître, l'art permet de se voir, d'avoir un reflet de soi. L'art n'est pas imitation. L'art humanise et n'imité pas la nature, ni le réel, il est producteur d'humanité. Ainsi pour qu'il y ait beau, il faut conception et liberté.

II- L'art par rapport à la production, est-ce que l'art ne serait pas la belle œuvre du génie ?

L'œuvre d'art est belle, et mystérieuse conception du génie. Il n'y a pas de recettes, de description précise pour faire de l'art, on fait alors intervenir le génie. « Dieu est l'asile de l'ignorance » (Spinoza). Ainsi les caractéristiques d'une œuvre réussie seraient la beauté et le mystère.

L'art suppose une activité humaine productive, consciente et réfléchie et finalisée. Lorsque l'homme produit une chaise, ce n'est pas nécessairement de l'art, bien qu'elle soit adaptée à sa fonction. La notion de but et de réussite pose problème à la fois du côté de l'artiste, du créateur (pourquoi cette œuvre ?) et à la fois du côté de l'amateur.

A- Le type de satisfaction produit par l'homme, par l'œuvre qu'on pense réussie, le plaisir esthétique de la beauté :

Nous avons devant une œuvre d'art une satisfaction particulière. Nous ressentons d'abord une émotion, nous avons le sentiment de la beauté, il reste néanmoins difficile de décrire, d'expliquer ce que cela nous apporte et par conséquent ce qu'elle satisfait. Ainsi l'œuvre d'art satisfait les sens, nous avons une émotion sensible, l'expérience en d'autres termes. Mais l'œuvre d'art fait sens aussi, elle nous communique quelque chose, l'auteur a voulu exprimer quelque chose, il a voulu transmettre quelque chose. L'œuvre d'art nous parle. Il y a donc une satisfaction qui s'adresse à l'entendement, à la raison. C'est quelque chose d'important, qui nous concerne, ça touche le public. Mais on ne sait pas qu'elle est la nature de ce quelque chose, on n'arrive pas à traduire, on ne peut qu'interpréter mais c'est parfois même un défi au bon sens (par exemple la poésie). De plus, on ne peut justifier cette satisfaction intellectuelle.

Kant va distinguer le beau de l'agréable :

- L'agréable : ça stimule, ça donne une envie de consommer, de l'avoir, de le posséder. L'agréable rend captif (il n'y a pas de plaisir libre), l'agréable est créateur d'obsession. Il est séduisant, excitant. D'autre part, l'agréable peut être lié à quelque chose de particulier. Quand on parle de couleurs, il n'y a aucun sens à parler des goûts sensuels. On ne discute pas des goûts et des couleurs de chacun, car nous ne sommes pas tous faits de la même manière. Par exemple : la publicité, on développe la technique pour susciter la consommation. Le beau n'est pas un esthétisme industriel.
- Le Beau est à l'opposé de l'agréable, on ne se sent pas captif, capté, il y a ce plaisir libre, cette beauté libre. C'est un plaisir désintéressé. Il n'y a donc pas un besoin préalable pour consommer la chose. Quand on trouve quelque chose de beau, on a envie de le montrer. Mais nous n'acceptons pas le désaccord, lorsqu'il s'agit de beau. On essaie d'argumenter, nous essayons de prétendre à l'universalité mais sans concept (AH C'EST DRÔLEMENT COMPLIQUE !!!). On dit alors à l'autre qu'il se trompe, qu'il y a une faute de goût, de goût esthétique. Ce qui est bien, c'est que le goût se cultive (sinon on resterait à aimer, à écouter les comptines de notre enfance. Le beau n'est donc pas un véritable concept, on n'arrive pas à le définir, on ne parvient pas à lui donner une définition, ni à argumenter cette dernière. Le beau n'est pas le bon, il n'est pas utile à une fonction, ni une morale, ce n'est pas bon absolument. Le beau n'est donc pas la compréhension de quelque chose, ni une satisfaction intellectuelle.

On exprime alors la satisfaction ressentie devant une œuvre d'art réussie par la formule « C'est beau ! ». L'émotion que nous ressentons est à part des autres émotions, ce n'est ni l'agréable, ni l'esthétique morale (c'est bien !).

Kant dit que c'est difficile de savoir ce que le beau, une œuvre d'art nous apporte. Elle nous apporte une satisfaction mais qui est à part. Ce ne sont pas seulement nos sens qui sont touchés mais aussi notre entendement, on dirait que l'artiste a tout compris à quelque chose qui touche, tient à cœur le public. Cette satisfaction est comparable à un sentiment de plénitude, on a envie de le partager, de le contempler, que tout le monde ressente ce même état que nous. L'agréable ne fait pas disputer, on ne cherche pas à gagner sur l'autre, on ne cherche pas à faire asseoir son opinion. Contrairement au beau, il incite les hommes à communiquer, et à échanger les points de vue. Le beau est partagé, donne l'envie de montrer car on s'attend à ce que tout le monde ressente la même chose que nous. Et lorsque ce n'est pas le cas, on cherche à convaincre, on dispute. Nous posons notre satisfaction comme partagée par tous. Nous prétendons donc à l'universalité (qui est de droit mais pas de fait). Lorsqu'il y a non-accord, on parle de fautes de goût. Il y a donc un bon goût.

On s'accorde davantage devant une beauté naturelle plutôt que devant une beauté artistique. Il y a donc un sens logique commun : le BON SENS. « L'expérience du beau

donne à penser qu'il y aurait quelque chose de commun dans la manière de percevoir l'esthétique » dit Kant, attention cette affirmation n'est pas prouvable. Car ce que nous posons comme universel relève du subjectif, il y aurait donc un universel subjectif, qui n'est donc pas amené par la raison mais par les sens. Ainsi le beau est amené par une évidence et non par des vérités esthétiques. Le beau n'est donc pas un concept, il n'y a pas de critères préalables. Ce que je trouve beau devient alors un exemple de la catégorie du beau. Attention, le beau n'apporte pas de connaissances, il n'est pas le vrai, ni la vérité. Le beau n'est pas une propriété de l'objet, mais un état d'esprit, un plaisir qui fait sens. Nous avons néanmoins une prétention à l'universalité donc ça veut dire qu'il doit y avoir quand même un rapport avec l'entendement : la notion d'idée esthétique. Chez Kant, l'idée esthétique est une manière de totaliser l'expérience qui amène au tout, à l'idée de Moi. Mais aussi l'expression du génie, le génie représente la totalité, c'est ici la représentation sensible d'une idée, c'est métaphysique. En effet, on remarque qu'il y a une harmonie, un accord entre ce qui est sensible et le sens (ce que ça veut dire), entre ce qu'on sent et le sens intelligible. Mais ce sens, il n'est pas déterminable, mais tout est exprimé, tout ce qui est vrai dans un domaine, on a l'impression d'être face à un concept. Mais c'est en fait une représentation de l'imagination qui donne beaucoup à penser sans pour autant qu'aucun concept, aucune pensée déterminée ne puisse lui être appropriée. Et par conséquent qu'aucun langage ne puisse l'exprimer complètement et le justifier absolument.

Il y a donc un libre jeu des facultés de connaissances dans un accord qui n'est pas limité par un concept. C'est pourquoi l'œuvre d'art est matière à rêverie, et à réflexion. Le beau parle aux sens et à la connaissance. L'œuvre d'art est alors sujette à une infinité d'interprétations.

Néanmoins, le beau n'a rien à avoir avec le Bien. En effet, le Beau est indifférent du concept de l'objet, il ne nous apprend rien, mais il fait sens. Il y a donc un sens commun esthétique. Mais c'est critiquable, il n'y a alors pas de véritable beau, puisqu'il n'y a pas de concept. Mais c'est faux ! Il y a quand même des exceptions. Le militaire n'écoute pas la même chose qu'un architecte, il y a donc un relativisme catégoriel. Mais il y a aussi des choses qui traversent les époques, donc il y a quand même un certain caractère universel. Pour Bourdieu, le jugement esthétique est davantage le fruit d'un apprentissage qu'un jugement universel. En ce sens, il est largement déterminé par la culture à laquelle appartient un individu. Ainsi la notion de beauté d'une œuvre d'art n'est pas universelle. Pour Bourdieu, la notion de goût exprime davantage l'appartenance à une classe sociale. En effet, il montre comment l'idée même d'une catégorie du Beau existant universellement est en fait le résultat de l'histoire d'une civilisation particulière. Apprendre à apprécier une œuvre d'art pour elle-même, pour ses qualités formelles, suppose déjà l'apprentissage d'une certaine conception de l'art, ainsi qu'une éducation du regard qu'il faut porter sur l'œuvre pour la juger adéquatement. « L'œil est le produit de l'histoire reproduit par l'éducation. » (Bourdieu Pierre). Le bon goût est alors la capacité à apprécier les œuvres d'art selon un ensemble de critères définis et transmis par l'éducation et donc par la classe sociale, la culture à laquelle nous appartenons. Déterminer le bon goût permet alors à la classe sociale dominante d'affirmer sa domination. « Le goût classe, et classe celui qui classe ».

B- Le mythe du génie :

Pour produire une œuvre d'art réussie, il faut non seulement de la beauté, mais aussi du génie. En effet, il n'y a pas de règles préalables pour réussir, réaliser une œuvre d'art. Or il existe les Beaux-Arts, grande école qui permet de former les artistes. Quel est ce paradoxe ?

L'artiste n'est pas un artisan. Les règles qu'il applique naissent quelques fois de sa propre production. Le mythe du génie existe. L'activité de l'artiste, contrairement à celle de l'artisan, ne soumet aucune règle préalablement définie. Alain distingue l'artisan de l'artiste. En effet, l'artisan est maître des règles qui le rendent compétent dans son métier. L'artiste, lui, est un artisan, dans la mesure où il apprend les techniques nécessaires à la production de son art, mais il va au-delà des règles, il y a « débordement ». L'œuvre d'art prend forme au fur et à mesure sous la main de l'artiste, il n'y a pas de règle préalable. L'artiste ne possède pas une idée déterminée de l'œuvre qu'il réalise. C'est en réalisant son œuvre que la règle qui la détermine apparaît. L'absence de règle préalable permet la réalisation d'une œuvre artistique. C'est pourquoi, l'œuvre d'art est toujours singulière, alors que l'œuvre technique, qui suit un procédé de réalisation prédéfinie, peut être reproduite à l'infini. L'artiste n'est donc pas seulement un artisan, car il ne fabrique pas seulement, il crée.

Pourtant, tout le monde ne peut pas devenir artiste, il y a quelque chose en plus, que même les Beaux-Arts ne peuvent apprendre. Il y a une part de mystère derrière chaque œuvre d'art. Bien que l'on puisse respecter certains codes artistiques, mouvements même, l'œuvre d'art se distingue par son côté mystique. Les Beaux-Arts ne donnent pas les règles du Beau, elles sont à chercher ailleurs dans la nature.

En effet, la spécificité de l'art ne réside peut-être pas dans l'œuvre produite, mais plutôt du côté de ce qui fait un artiste. Kant, cherchant à comprendre l'origine de l'art, vient à penser que les règles de l'art découlent du génie de l'artiste. Ce génie repose sur l'originalité (le génie consiste à produire. Il ne relève pas d'un procédé technique mais d'un talent inné), sur l'exemplarité (en plus d'être original, il faut que les œuvres de l'artiste soient perçues comme modèle, exemple du bon goût) et enfin l'inexplicable (le génie est inné, c'est pourquoi le génie lui-même ne peut expliquer comment il parvient à réaliser ses œuvres).

III- Est-ce qu'on peut concevoir l'art différemment :

Certaines œuvres traversent les époques et restent incontournables dans nos cultures. Mais l'art aujourd'hui est très différent de ce que nous avons hier. Devons-nous actualiser nos définitions, nos codes et nos règles de l'art ? Ou existe-t-il encore l'art ?

La notion de Beau est discutable. En effet, il est la belle représentation de quelque chose, c'est une esthétisation. Mais on utilise aussi le même mot pour communiquer l'universel dans la nature et pour désigner une œuvre réussie. Ainsi, il y a la beauté libre dans la nature, et la beauté produite dans l'art. Mais Kant oublie que nous voyons la nature à travers notre culture, en vérité nous avons une impression d'horreur.

L'artiste produit des choses déconcertantes. Il cherche à contester nos attentes, et donc casser ces « définitions » :

- Abstraction géométrique : carré blanc sur fond blanc, toile toute bleue (pas de composition).

La peinture, ce n'est pas forcément de la sculpture (cf Fontana, peintre sculpteur, fondateur de l'art informel). Dans la musique, il n'y a plus de mélodies. Dans la littérature, il y a une explosion de la narration (La disparition, roman comportant aucune lettre e, entièrement écrit sans le e). Et enfin, Deschamps mettant en scène un objet quelconque dans un musée, il conteste alors ceux qui ont des connaissances sur l'art.

Le musée nous permet de nous élever, de nous cultiver, mais est-ce qu'on peut tout mettre dans un musée ? L'art, aujourd'hui, provoque, et remue les attentes. Prenons l'œuvre de

Bays, elle est éphémère, c'est une action, il prend des lièvres morts et leur chuchote à l'oreille des choses. Cette œuvre devient alors un pure produit conceptuel. C'est alors le discours sur l'art qui devient intéressant, voire même plus intéressant que l'œuvre en elle-même.

L'art se questionne sur lui-même et sur la liberté humaine. Il n'est plus intéressant ?

Deux hypothèses :

- L'art est pleinement, absolument affranchie des codes et des règles, il devient tautologique, l'art pour l'art, on discute sur l'art, le discours de l'art est plus intéressant que l'œuvre, les codes sont brisés, l'artiste libéré.
- Ou la mort de l'art selon Hegel, l'art qui est expression de l'esprit, expression de la vie, c'est une présentation sensible du vrai. Pour les hommes, à un moment, l'art ne devient plus une présentation sensible du vrai. Donc le discours sur l'œuvre devient plus important que l'œuvre elle-même. Donc c'est la mort de l'art, à partir du 18^e siècle.

Complément sur le cours sur l'art, un autre point de vue très intéressant.

I- La création artistique :

L'art comme savoir-faire :

Faire quelque chose « avec art », c'est savoir le faire avec habileté et efficacité. En ce sens, la notion d'« art » recouvre tous les domaines d'activités ou de productions, sous la forme du savoir-faire. C'est ce que l'on peut tant apprécier chez un artiste que chez un artisan. On les reconnaît à leur capacité à se rendre maîtres de la matière ou encore de l'habileté avec laquelle ils se servent de leurs outils et instruments. Le summum de l'art, c'est alors d'accomplir des prouesses techniques tout en donnant l'impression de facilité. C'est pour cela que le poète Horace écrivait que « l'art, c'est de cacher l'art ».

Les Beaux-Arts : « arts du génie »

Il est pourtant, nécessaire de différencier un domaine spécifiquement artistique d'un domaine artisanal ou technique. C'est ce que consacre la notion de « Beaux-Arts » née au XVIII^e siècle, qui définit le domaine de l'art comme celui de la production de beauté et d'œuvres faites pour la seule contemplation. En suivant la thèse d'Alain, ce qui donne à la beauté artistique son caractère propre, c'est qu'elle ne peut se limiter à des règles précises. Elle se détermine dans le cours même de la réalisation de l'œuvre, de façon toujours originale. L'art est, pour cela, le domaine de la création. Le « génie » ou l'inspiration propre à chaque artiste y jouent un rôle essentiel.

Limite de la notion de « génie » :

La création artistique dans ce qu'elle a de propre s'explique ainsi par un don fait par la nature à certaines personnes. Cette idée suggère que la part la plus admirable des œuvres ne viendrait pas de leur propre mérite mais d'une inspiration mystérieuse pour eux-mêmes. La dimension naturelle du génie doit, cependant, être complétée, comme le rappelle Hegel, par tout un apprentissage technique pour permettre à l'artiste de traduire ses idées dans la « matière ». De plus, ce qui fait la profondeur de idées de l'artiste, c'est, sans doute, la richesse de son expérience, acquise au fil des ans.

II- Le jugement esthétique :

Relativité apparente du jugement de goût :

Dans la mesure où la beauté caractérise l'œuvre d'art apprécier une œuvre, c'est juger de sa beauté. Or celle-ci ne semble pas être une qualité « objective », propre à l'objet lui-même que l'on juge. C'est plutôt un sentiment qui traduit le plaisir qu'un objet produit sur notre sensibilité et qui diffère selon le goût de chacun. Il ne sert alors à rien de « disputer » de la beauté ou, comme l'a écrit David Hume, « tout individu devrait être d'accord avec son propre sentiment sans prétendre régler ceux des autres ».

Le véritable jugement de goût universel :

Cependant, comme le rappelle Kant, nous disons bien : « c'est beau ! », comme s'il s'agissait d'une propriété objective de l'œuvre ou de l'objet et comme si nous attendions d'autrui qu'il partage le même sentiment que nous. Kant s'efforce justement de montrer que le jugement de goût, bien qu'il repose sur un sentiment, a la particularité d'être universalisable. Dire : « c'est beau », c'est admettre que tout le monde a la capacité d'éprouver le même plaisir devant une même œuvre. C'est, d'ailleurs, la condition pour que puissent exister des « chefs-d'œuvre », qui transcendent les sensibilités individuelles, les époques et les cultures.

III- L'art et la vérité :

L'art nous éloigne de la vérité :

On admire souvent les artistes pour leur capacité à donner l'illusion la plus réussie de la réalité. La valeur de leurs œuvres tiendrait donc à leur vérité, à leur conformité avec le réel. C'est, pourtant, cette démarche d'imitation (mimesis en grec) qui rend l'art critiquable aux yeux de Platon. En effet, les objets réels, sensibles et soumis au devenir, ne représentent qu'un degré inférieur de la réalité par rapport à ce que serait la vérité en elle-même, dans son essence. Les œuvres d'art, en tant que « copies » de ces objets, seraient donc éloignées de la vérité et ceci d'autant plus qu'elles s'attachent à tout ce qu'il y a de plus « accidentel » dans le monde sensible. Les artistes auraient alors un effet néfaste, en attirant l'admiration des hommes sur des œuvres qui les détournent de la connaissance de la réalité dans ce qu'elle a de plus « essentiel ».

L'art comme lieu de vérité :

Cependant, si l'œuvre d'art retient plus notre regard que les objets qu'elle représente, c'est peut-être parce qu'il y a plus de « réalité » en elle. Comme le remarque Hegel, l'artiste devrait ressentir de la frustration s'il se bornait à copier servilement la nature. Ce qui doit faire la valeur d'une œuvre, c'est plutôt de parvenir à saisir et à fixer quelque chose de vrai, de juste et d'universel, par un travail d'idéalisation à partir de la réalité immédiate. Une œuvre d'art doit donner à voir la réalité après son passage par l'esprit, dégagée de ses aspects les plus accidentels. L'artiste serait un génie en ce sens aussi, par sa capacité à extraire du réel ses aspects inessentiels. Le peintre de portrait se montre ainsi capable de saisir « l'expression » d'un visage, reflétant à elle seule la personnalité du modèle.

Le paradoxe de l'artiste « distrait » :

D'où vient cette faculté des artistes à percevoir la réalité de façon plus juste que nous ? La question se pose d'autant plus que les artistes sont souvent perçus comme des êtres « distraits », un peu « détachés » de la réalité. Pour Bergson, c'est cette « distraction » qui leur permet d'être sensibles à des aspects de la réalité qui nous échappent. En effet, notre faculté de perception est, en principe, naturellement liée à l'utilité. L'attention que nous portons à la réalité est donc réduite à ce dont nous avons besoin pour agir efficacement.

Or l'artiste aurait une perception plus riche de la réalité sous l'effet d'une sorte d'anomalie. Mais, par cette anomalie, l'art nous permettrait d'élargir et d'enrichir notre rapport à la réalité.

IV- Modernité de l'art :

Des œuvres qui dérangent :

Enfin, il faut reconnaître que l'art moderne et l'art contemporain nous mettent en présence d'œuvres déconcertantes, souvent en rupture avec le public. L'œuvre intitulée Fontaine de Marcel Duchamp en est un exemple symbolique. En présentant, comme une œuvre d'art un objet aussi trivial qu'un urinoir, l'artiste remet en question les conceptions traditionnelles de l'œuvre d'art (beauté, savoir-faire). Ces œuvres modernes marquent comme une rupture par rapport à l'art lui-même, en semblant privilégier la laideur, parfois la vulgarité, voire le « manque de goût ». Les œuvres elles-mêmes semblent également vouloir remettre en question ce qui ferait leur « réalité », à savoir leur consistance matérielle : elles peuvent s'affirmer dans des happenings (œuvres événementielles à caractère éphémère et exceptionnel) qui ne durent que le temps de la présentation artistique.

L'art se prenant lui-même comme un objet :

Comme l'explique Denys Riout (Qu'est-ce que l'art moderne ?), la question n'est plus de savoir si une œuvre est réussie ou même si c'est une œuvre d'art : il s'agit de comprendre que, dans l'art moderne, l'art se prend lui-même comme objet de réflexion et s'interroge sur les critères de la beauté, sur la question de savoir si c'est vraiment la beauté qui fonde l'art ou bien si l'art peut viser justement autre chose que la beauté. Cette modernité de l'art, bien que souvent incomprise, s'inscrit dans la continuité d'une logique de transgression des règles et des définitions, qui donne à l'art toute sa vitalité. Il s'agit de provoquer des émotions, d'étonner, de susciter un nouveau regard sur les choses et sur le monde, ainsi que sur l'homme lui-même.